

*Marie Darrieussecq*

# **Bref séjour chez les vivants**

*Roman*



Extrait de la publication



Bref séjour  
chez les vivants

DU MÊME AUTEUR

*chez le même éditeur*

TRUISMES, *roman*, 1996

NAISSANCE DES FANTÔMES, *roman*, 1998

LE MAL DE MER, *roman*, 1999

PRÉCISIONS SUR LES VAGUES, 1999

Marie Darrieussecq

Bref séjour  
chez les vivants

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2001  
ISBN : 2-86744-844-1  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

Les jours fraîchissent. Il y a moins de roses, moins de boutons de roses. Sur le rosier ancien, le blanc, *Madame de Sévigné*, deux petites têtes casquées, vertes, pointues, debout et droites ; petits soldats, parmi les épines et le tétanos et les coups de sécateur qui détachent, d'un claquement, de grosses fleurs abandonnées. Il lui dit que les jours fraîchissent, et qu'il sera peut-être inutile aujourd'hui d'arroser la terrasse ; on pourra lire sans étouffer, envolée la vapeur d'été. La cuillère tinte dans la tasse, odeur du café. Elle coupe une jolie rose, deux pétales seulement se sont cambrés hors du bouton, ce n'est pas encore une fleur, deux pétales à demi ouverts. Elle remercie elle ne sait qui ou quoi, elle rend grâce, pour le sursis du

matin, le flot de respiration, le bonheur qui est une chose énorme et liquide.

★

Le parvis. Est-ce qu'on appelle ça un parvis? Depuis le temps que j'attends. Quelqu'un d'autre pourrait venir, quelqu'un d'autre que lui. À moins qu'il ne se déguise. Un recruteur. Quelqu'un qui me donnerait quelque chose. Une mission. De l'argent, immédiatement. Qu'est-ce que ça fait? On ferme les yeux. Vulgaire en pensée. Vulgaire tout court. À la maternité, *et comment l'appellerez-vous, cette petite?* Anne. *Anne comment?* Anne tout court. Le nombre de fois où John et maman, en anglais ou en français, m'ont raconté

il pourrait venir maintenant. Il pourrait venir. Le rendez-vous sur le parvis de la bibliothèque. Le grand cadran solaire. La grande tour, l'une des grandes tours, projetées autour de moi. L'envoyer sur les roses. L'ombre projetée de la tour Ouest, il est neuf heures et quart

au pied de la tour Ouest. Il a dit *neuf heures, au pied de la tour Ouest*. Pas Est ni Sud. Personne au pied des autres tours. Ouest, vers la mer, vers où coule en méandres la Seine. La tour Ouest qui jette son ombre vers l'Ouest, *neuf heures et quart Madame Placard*. Parvis de la Très Grande Biblio-



thèque, cadran solaire à quatre aiguilles, quatre grandes hautes tours en forme de livres ouverts. Une idée aussi naïve, énorme, affirmée, quatre fois une idée d'enfant. Les maisons en livres avec Jeanne. Quatre piles pour les murs, un album ouvert pour le toit. Cinq, sept ans. Hans et Gretel. Et au centre, entre les quatre tours, ils l'ont planté une forêt. Tout se tient. Ils l'ont découpée dans une vraie forêt, à l'emporte-pièce. Le sol et les arbres avec, les buissons, et le sous-bois, taillé dedans tout d'une pièce. À Fontainebleau, pins et bouleaux. Est-ce que le trou est demeuré? Grande fosse, grand rectangle de terre. Ils l'ont transplanté replacé comme un lego, clic, dans un trou rectangulaire à la bonne dimension, au bon endroit entre les quatre tours de la bibliothèque. Panique chez les lapins. Maintenant il faut tenir les arbres avec des sangles en caoutchouc, le temps que les racines se replantent. Les lapins, les blaireaux, que sais-je, sautant juste à temps hors du rectangle qui décolle... James Bond, la cabine téléphonique se soulève, grue, palan, il saute... My name is Bond, Lapin Bond. Neuf heures vingt. Comme dans mon rêve de cette nuit. Rubans noirs, diagonales des ombres des troncs, sur les rubans noirs des sangles croisées. Au cou d'Olympia des pins. Ils ont peut-être pris des terriers avec, des terriers pleins, portées de lièvres et

de mulots, déplacés d'un coup au milieu des grands livres puérils. Hans et Gretel dans la forêt, la maison piège en pain d'épices. La tour Ouest jette son ombre vers l'Ouest, soleil pâle. Ils avaient des parents, quand même, Hans et Gretel. La sorcière. En ce temps-là... Vivaient... Ils vécurent heureux et. Rien, le soleil. Personne. Le soleil sur le parvis, l'ombre de la tour Est. Impeccablement droite sur le bout de forêt rectangle impeccable

Le recruteur viendrait et il la recruterait. Ou alors, elle répondrait à une annonce

*GROUPE PHARMACEUTIQUE*

*cherche pour tests en laboratoire*

ils ne diraient pas « en laboratoire »

*cherche pour tests*

*pour tester de nouveaux produits / médicaments*

*jeunes femmes 25-35 livres / disponibles / nulli-*

*pares*

*ce mot*

*présentant haute sensibilité haute moralité grandes qualités d'âme*

*émotionnelles sensuelles très affectives très*

ils ne diraient pas  
des madrépores, éponges sous la mer, à peine  
effleurées elles cillent, gros yeux sous la mer,  
coraux animés d'eux-mêmes on croit que c'est le  
courant sous-marin, mais non  
*très sensibles, comme les fleurs, les plantes*

ce téléfilm, petite,  
une arme en forme de vaporisateur, une  
graine qu'on respire et l'arbre pousse dans le  
corps, sort par la bouche, crève le ventre, mais les  
gens restent en vie, plantés, et si l'on touche les  
branches vertes, comme des membranes, hor-  
ribles, les gens se tordent de douleur, hurlements  
étouffés par les frondaisons, la forêt pousse, les  
enfouit

*JF sensitive*  
*pour expérimentations*

elle serait recrutée

ses jambes mollissent

Neuf heures vingt-cinq. La bibliothèque gire  
autour du soleil. L'ombre des quatre tours, sur le  
parvis en bois de teck, pont de navire gire et gîte.  
Elle se laisse couper en deux, joue chaude, joue

froide, œil ébloui, œil sur la carène, soleil et ombre. Un pas de côté et c'est la pleine lumière. Il ne viendra pas.

★

Des dômes à l'italienne, jaunes et rosés sous le soleil, un soleil large, immobile, soleil et ville par filiation. Elle débouche sur une place, entourée de dômes, elle est accompagnée, elle sent les présences, deux ou trois, une sorte de club, le club qui l'entoure souvent dans ses rêves ; membres indistincts, ou plutôt : comme elle s'éveille, dans le soleil qui fend le lit, un peu en retrait déjà, entre rêve et souvenir du rêve ; juste le temps de déboucher sur cette place et de se rendre compte, sans crainte, sans effroi, sans surprise ni déplaisir, que la place est suspendue à mi-hauteur des dômes, sans solution vers la ville : ni escalier, ni pente, ni passage. C'est un plateau détaché de la ville, et posé là, tournant, sous le soleil précis. Elle va comprendre, si on lui laisse le temps, une seconde, de retrouver le sommeil, le rêve, le fin mot de l'histoire... Le soleil fixe coupe le lit en deux, non, le rayon s'est décalé déjà, vers l'oreiller, elle est réveillée, *le tremblement de terre qui a secoué hier la Turquie*, si les murs maintenant, le sol, l'échelle de Richter qui est une échelle

comment dit-on, exponentielle, plus on monte plus c'est fort, c'est une idée difficile à... *Le serial killer le tueur en série isolait préalablement ses victimes dans la foule* – en restant parfaitement immobile, elle n'aura plus, dans deux minutes, qu'un seul œil au soleil, ça lui fera des yeux vairons, de jolis yeux vairons pour personne – *le petit garçon enfermé dans la cave les trois premières années de sa vie*, personne n'écoute cette radio, ils sont déjà à prendre le café sur la terrasse, à regarder pousser leur herbe, leurs roses, il faudrait descendre et éteindre, *l'ouragan Mitch laisse le Honduras exsangue* – le soleil glisse sur l'arrondi de l'œil, il suffit d'être assez patiente et l'on sent le très lent souffle de la course du soleil, ou plutôt le très lent roulis de la Terre, toujours vers l'Ouest, à chercher quoi, ça tombe, sans arrêt, ça s'enroule, cette chose imperceptible et l'ombre tournante du mur sur les paupières, quel était ce rêve

le plancher est granuleux sous les pieds, poussière, *crash aérien à Manaus, cinq survivants*, les rayons se déversent par saccades, tourbillons de molécules en suspension – une image, soleil, un disque tournoyant, des dômes, elle perd l'image – tous les matins une grande dépense, une fuite, un siphon, passé la nuit à tel endroit en compagnie de telles personnes, telle sensation, telle inquiétude,

ne reste au matin que le sentiment d'avoir été habitée

habitée, utilisée, disposée de telle ou telle façon par le rêve, recomposée par les rêves dont on n'était que le moyen

comme s'ils flottaient, épars, à la surface du monde, pour se lover dans une tête, une nuit, se répandant en elle avant de s'enfuir au réveil, vampires ; à moins qu'il n'y ait qu'un seul rêve par nuit pour tout le monde, pour toute la planète, et c'est ce rêve qu'il faudrait retrouver, écrire, peindre, songe Nore, sans conviction, se levant pour éteindre la radio

★

Il y a une carte postale, de Jeanne, elle la tend à Momo. Il n'a connu Jeanne que peu de temps, Jeanne n'a pas supporté le déménagement, ni le divorce, cette maison, de leur enfance, qu'il faudrait vendre – ne pas ressasser. Il regarde la photo, le delta du *Tigre, Rio de la Plata*, un fouillis de cannelle sauvage, d'aromates, de ficus monstrueux mangés de glycines géantes, un labyrinthe de mares et de canaux, et au dos : *Ici c'est la Normandie, tout le monde a sa maison secondaire, la nôtre est fantastique, le printemps est déjà là, j'espère que vous allez bien, je vous embrasse, Jeanne. Ici*

l'automne vient, fane les roses. Le *Tigre* est à une demi-heure de Buenos Aires, comme d'ici à la mer. Elle doit être en train de dormir, une ou deux heures du matin ; tous les matins la même histoire, reconstituer la famille : Anne à Paris, Nore ici encore dans son lit, Jeanne là-bas ; la Terre comme un minuteur, ceux pour les œufs à la coque, en forme de poule, de balle de golf, d'épi de maïs ou de n'importe quoi : coupée en deux par l'équateur, l'hémisphère Sud et l'hémisphère Nord tournent chacun dans leur sens, et tout marche à l'envers, les saisons, les quartiers de la Lune, et les minutes évidemment, la croissance des plantes, la circulation des courants... Il lui rend la carte postale. Elle va la mettre sur le frigo, sous un aimant avec les autres. Comment Jeanne peut-elle vivre pour de bon là-bas, avec son Diego, elle qui est née ici, ça la dépasse. Et ces efforts pour être mère. Pose le sécateur sur la table, s'essuie les mains. Nore va bientôt descendre. Ses céréales et son thé. La tache bleue et verte de la carte de Jeanne, sous l'aimant, là-bas, de l'autre côté du monde, la tête en bas comme une chauve-souris, jamais rien de personnel, cartes postales pour dire quoi, qu'elle est vivante ?

★

Le soleil est énorme, aussi large, dans le ciel jaune, que l'esplanade jaune en dessous. Il faut aller chercher cette très importante, très importante chose, en bas, dans la rue qui porte le même nom que la dernière fois. Tous ensemble nous marchons, les trois ou quatre marchent ensemble, cherchent un passage hors de l'esplanade. Sous le soleil les ombres s'inclinent dans le même sens, tout est très cohérent, ombres courtes et soleil haut, tout va bien malgré la disposition étrange de cette place, suspendue pour ainsi dire, clôturée par l'air, c'est un détail, nous finirons par trouver un moyen; l'ensemble est beau, les dômes roses sous le soleil jaune, poudre de pierre, bâtiments gréseux, rien ne manque rien ne presse malgré notre mission importante vers ce point, ce point de convergence : j/e descends lentement, j/e m'étire au soleil, une sorte d'Italie, j/e suis très grande, agrandie de haut en bas m/e dirigeant vers ce point, m/e dirigeant tout à fait normalement et impassiblement vers ce point de ralliement où quelqu'un nous attend. Les sirènes de police se rapprochent, heurtées, franchissant le double vitrage, leurs bleues dans la chambre, bleu néon sur bleu de nuit... rendors-toi, tout va bien, je rêve, je suis loin, en Argentine avec Diego

★



Il ne viendra plus. Ce rendez-vous stupide à la Bibliothèque. Je vais devenir quoi. Ça gire. Corps dans le soleil maintenant entièrement. La pression est légère, le soleil ne me tient pas, ne m'enveloppe pas, je suis détachée, voilà. Ça ne va pas. Le grand plateau du parvis m'accompagne, voilà. Les longues lattes en teck, s'inclinent, m'accompagnent. La première marche des premiers escaliers, rampe sécurisée, crans antidérapants, l'angle très vif de la pyramide inca, les quatre pans du parvis de cette bibliothèque où quatre livres naïfs s'ouvrent en remparts, angles d'attaque, le pied à plat posé sur chaque marche, deux lignes de fuite derrière moi s'éventaillent, traîne de mariée, et la Seine, la douve, avec l'autre pyramide affreuse verte de l'autre côté de l'eau, et le grand Ministère et les entrepôts encore debout, et le magasin de jardinage, il faudrait que je, du terreau, dans la famille on a la main verte

Le bateau-phare qu'on a remorqué là, rouge vif, visible par tempête, recyclé en bistrot où vont des gens que je ne connais pas, est aujourd'hui particulièrement rouge vif, et la pyramide en face particulièrement verte, et le pont de teck de la Bibliothèque était je dirais particulièrement gris-beige, c'est la lumière du matin, je vois rarement la lumière du matin, levée tard comme mes sœurs, comme ma mère autrefois, comme *toda la familia*,

ce matin la lumière est, *je me promenais la lumière était battante comme une pluie*

je ne me promenais pas, je revenais d'un rendez-vous manqué, d'une déception amoureuse, du début vraisemblablement de la fin, et la lumière était, peut-être était-ce juste la lumière normale du matin

descendant de la Très Grande Bibliothèque qui porte plusieurs noms, *Bibliothèque François-Mitterrand, Bibliothèque nationale, TGB* remplaçant l'ancienne *BN*, revenant d'un rendez-vous manqué, un lapin, *ce matin, un lapin, a tué un chasseur*

peut-être était-ce juste la lumière du matin, celle que je vois rarement parce que je me lève tard, comme ma sœur qui dort dans ce pays où l'on dort sans cesse, calé entre deux faisceaux horaires à la dimension exacte de notre temps d'éveil, ce qui fait que lorsque Jeanne dort je suis réveillée et *vice versa* : deux heures du matin puisque ici il va être dix heures et que je longe la Seine où se fend la lumière, où elle tombe, se fend puis rebondit en deux jets distincts : le premier frappe les parois vitrées de la Bibliothèque et rejaillit dans mon œil gauche ; le second est réverbéré par le grand Ministère jusque (il faut viser) dans mon œil droit. Et le soleil, cessant d'être sentimentalement rose, est incolore et haut

au-dessus de ma tête, les ombres tournent et raccourcissent

l'air est jaune maintenant, diffus, violent et lumineux, pris dans cette cage triangulaire, le pan gauche du ciel, le pan droit du ciel, et la Seine : c'est ici ma position, au centre du triangle dont les trois pans renvoient l'air jaune en un seul point de fusion, d'où brûle la lumière, d'où elle, je ne sais pas, est produite, en millions de grains

le moteur de la péniche lentement sous le pont, tapis roulant tap tap tap entre les piliers jusque dans mes pieds et je pourrais moi aussi m'avancer dans un long glissement, si j'étais autre chose, que ce corps cette conscience accouplés ayant attendu en vain stupidement ce matin sur le *parvis*, tap tap tap le chuintement de l'eau et ensuite, *silk cut*, cette photo satellite de je ne sais quelle côte – Hollande, polders – avec les sillages entrecroisés des bateaux invisibles, trop petits ou déjà hors du cadre, des sillages en filets, demeurant, demeurant bien après les passages, blanc sur bleu de l'eau vue d'en haut – la Seine pourtant semble se refermer sans marque, l'air peut-être, la qualité de l'air jaune, fendu, épais, qu'on déplace par blocs entre les mains – derrière moi le vide se referme et je suis sans doute visible aussi par satellite, les agents recruteurs penchés au-dessus de l'air dans lequel je nage, fluide épais du matin – canne à

pêche, pêcheur – *excusez-moi, excusez-moi je ne vous avais pas vu*, ce que les gens sont nerveux, regarde un peu devant toi, ça va aller, ça va aller

★

Il flotte comme une odeur de chèvrefeuille, pourtant on est au début de l'automne. Les dernières roses penchent, éclosent moins fournies. La *Forever*, tardive, exhale un parfum fade et violent d'agonie, viande crue, gros organe feuilleté, alvéoles et ventricules. Elle tient bien dans la main, pétales distendus, large comme la paume. Il flotte comme une odeur de chèvrefeuille en cet automne précoce, c'est peut-être le liseron, en début de pourrissement au ras du gazon qu'il colonise et qui le mangera à son tour, humus et mousses. Le liseron croît vite et meurt tôt. L'hiver est au ras de la terre, on le sent dans la fraîcheur des matins sous le soleil qui chauffe ; vapeur, brouillards d'automne. Momo sort de la cuisine avec le téléphone sans fil, il lui porte sur les genoux la voix de sa fille Anne, c'est un progrès certain le téléphone sans fil

Anne, reliée par satellite, autrefois il lui semble qu'on posait des câbles au fond des océans, largués de lourds bateaux en ligne droite à peu près entre les baleines et par-dessus les fosses, cal-

N° d'éditeur : 1740  
N° d'imprimeur : 011447  
Dépôt légal : août 2001

*Imprimé en France*



Marie Darrieussecq  
**Bref séjour chez les vivants**

Cette édition électronique du livre  
*Bref séjour chez les vivants* de MARIE DARRIEUSSECQ  
a été réalisée le 27 septembre 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en juin 2001  
par Normandie Roto Impression s. a.  
(ISBN : 9782867448447 - Numéro d'édition : 2540).  
Code Sodis : N46669 - ISBN : 9782818012017  
Numéro d'édition : 230996.